

**Zeitschrift:** La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère  
**Herausgeber:** Association des musiciens suisses  
**Band:** 4 (1910-1911)  
**Heft:** 15

**Artikel:** Analogies [suite et fin]  
**Autor:** Mauclair, Camille  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1068724>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# La Vie Musicale

Directeur : Georges Humbert

Organe officiel, pour la Suisse romande, de l'Association des Musiciens suisses.

**SOMMAIRE :** Analogies (suite et fin), CAMILLE MAUCLAIR. — Quelques conseils aux chanteurs, d'après les meilleurs maîtres. — Nos artistes : Rodolphe Ganz (avec un portrait hors texte). — La musique à l'Etranger : Allemagne, MARCEL MONTANDON ; Angleterre, LAWRENCE HAWARD ; Belgique, MAY DE RÜDDER ; France, PAUL LANDORMY. — La musique en Suisse : Suisse romande : Genève, EDM. MONOD ; Vaud, G. HUMBERT, H. STIERLIN ; Neuchâtel, MAX-E. PORRET. Suisse allemande : Dr HANS BLÖSCH. — Echos et Nouvelles. — Calendrier musical.

**ILLUSTRATIONS :** CARL EHRENBURG, chef d'orchestre des concerts symphoniques de Lausanne.  
RODOLPHE GANZ, pianiste.

## Analogies

(Suite et fin.)

Ce n'est pas seulement chez nous que le caprice d'une comparaison me pousse à chercher cette symétrie de l'évolution picturale et musicale. Que Mahler et Strauss se présentent à mon esprit, et je ne pourrai me retenir de voir en eux deux artistes de décadence que le mauvais goût et la puissance indéniable du Bernin ont déjà signifiés. Quand Baccio Bandinelli voulut faire plus fort que Michel-Ange, il créa son groupe d'*Hercule et Cacus* qui, à Florence, provoque la risée : et il y a à Venise, je crois, à moins que ce ne soit au Brera de Milan, une horreur de Canova dans le même sens. Strauss et Mahler ne font pas autre chose que de donner des doubles muscles à leur musique : elle n'en est pas moins musclée, simplement quelquefois, et il arrive que les faux génies aient du talent.

Je ne comprends pas très clairement la sensible différence du traitement appliqué ici à ces deux musiciens par l'opinion des gens qui comptent ou croient compter. Je suis même fort inquiet de voir qu'on

salue en Strauss ce dont on se rit chez Mahler. L'élément tchèque qui introduit du désordre chez ce dernier est pourtant bien plus garant d'une véritable nature d'artiste que le germanisme imperturbable de Strauss. On objecte la banalité des idées musicales du Viennois, opposées à ses grandes prétentions idéologiques ; peut-on trouver disparate plus choquant au monde que le déploiement orchestral de Strauss et son incroyable vulgarité d'idées ? C'est à peine cependant si l'on a osé en dire quelques mots, alors que sur Mahler se déchaîne un hourvari. Que l'admiration d'un homme de talent comme Alfred Casella, celle infiniment moins qualifiée d'autres personnes, incite à protester, il n'en demeure pas moins que l'encens brûlé pour Mahler n'est rien auprès des innombrables casseroles que la critique française n'a cessé de faire fumer sous les narines avides du compositeur d'*Elektra*. Que si l'on s'insurge contre la prétention de Mahler à recueillir la succession du Beethoven de la *Neuvième*, pourquoi ne dire qu'à demi combien Strauss apparaît la projection géante, et déformée jusqu'au monstrueux, de notre Berlioz ? Et certes il en a les défauts, congestion instrumentale et pénurie des idées musicales, mais il n'en a pas l'âme, toujours sincère et parfois admirable ; au lieu que la sincérité de Mahler confine à la naïveté. Assurément ce n'est point parce que Mahler introduit un solo dans une symphonie qu'il reprend la tradition beethovenienne ; mais il la reprend en ce sens que la *Neuvième* a résolument montré le désir de faire de la symphonie avec chœurs le type suprême du drame de conscience lyrique, en face de l'énorme erreur esthétique de l'opéra. En replaçant au concert le centre d'énergie de la musique, la Messe symphonique indûment transportée par l'opéra sur le tréteau mercantile et souillé, en redonnant à la foule, au concert et non sur la scène, le rendez-vous de beauté sonore, Mahler, tandis que Strauss meyerbeerise jusqu'au sadisme, reprend réellement en effet la tradition morale, sinon musicale, du Michel-Ange de l'orchestre. Il refait de la fresque, et non de la décoration de théâtre. Rien que pour l'intention, en tous cas, je le préfère.

Certes, Strauss et Mahler ne sont, aux grands de leur art, que des Bernin à Michel-Ange, et leur complexité orchestrale, dont on s'ébahit, équivaut à ces mille fioritures, à ces draperies toujours gonflées d'un aquilon imaginaire, à ces bosses, ces mascarons, ces amas de coquilles, de fleurs, de corniches et d'oves que le style baroque a prodigués et qui font des fontaines de Rome de si amusantes merveilles de carnaval sculpté. Absurde et indéfendable en soi, ce style baroque, par l'accumu-

lation, atteint pourtant à une certaine grandeur, à un luxe pesant, et c'est bien ce que nous finissons par subir en écoutant ces symphonies « kolossales » de Mahler et ces drames de Strauss, conçus selon l'esthétique d'un Grand-Guignol démesuré, et pleins de laideurs harmoniques dont l'entassement abrupt a pourtant sa beauté. Ces baroques Germains, intervenant tout bottés dans la molle musique de nos Bolonais, ne manquent ni d'allure, ni d'aplomb. Ce sont bien des « cavaliers », comme le Bernin, mais sans grâce italienne : il y a du houzard chez Mahler et du cuirassier blanc chez Strauss. Comprendons cependant qu'il faut les subir, pour nos péchés, et que nous les étudierons avec profit. Ce qu'on fait ici pour l'instant est si joli, si curieux et si petit ! Il est significatif que l'Europe centrale s'émeuve à la voix rude de symphonistes qui écartent le concept de la beauté, dans le pays de Mozart-Raphaël et de Beethoven-Michel-Ange, pour tâcher de construire, avec des sonorités, des sortes de balistes, d'hélépoles, de bétiers monstrueux, afin d'enfoncer les portes des consciences et de broyer les âmes collectives des foules sous une mesure frénétique glorifiant le dieu farouche de la Brutalité et de la Guerre. Cela est affreux, mais extrêmement intéressant, à une heure où la peur du banal et la passion du rare fait de nos jeunes musiciens des ciseleurs de netzkés, des antiquaires, des précieux, des chuchoteurs précautionneux et à bout de souffle. Ce qui, peut-être, me trouble le plus, c'est que, dans les écrits de ceux qui repoussent l'assaut de Mahler et de Strauss, je retrouve des phrases qu'on a objectées jadis à Berlioz et à Wagner. Les chicanes tout apparentielles de la forme et de l'impression première empêcheront-elles donc toujours d'aller au fond d'une question ? Les temps ne sont-ils donc point changés au point que chacun doive sentir que d'énormes disproportions intellectuelles séparent ces quatre hommes ? Le seul point commun, peut-être, à une critique des uns et des autres, est justement celui que je ne vois point toucher dans les articles prétextés par ces constructeurs de dreadnoughts sonores (j'ai retrouvé chez certains cette image que j'employai jadis) : c'est qu'une fois de plus, la question de puissance est posée par la laideur, en face de la beauté anémie. Quand Berlioz et Wagner sont apparus comme un Tintoret ou un Signorelli, ils se sont trouvés aussi en face d'une mièvre école bolonaise, d'un groupe de Donizettis, de Rossinis, d'Aubers ou de Gounods qui étaient les Carraches ou les Guerchins de la musique — et ils ont imposé, avec des laideurs et des outrances, eux aussi, la volonté de puissance.

Nous en revenons encore là : c'est pourquoi il est significatif que

les mêmes résistances se produisent contre Mahler et Strauss au nom du goût, de la mesure, de la petite œuvre parfaite, de toutes les jolies excuses de l'infécondité délicate et dilettante. Les Barbares n'ont jamais apporté qu'une vérité aux races latines : c'est que, de temps à autre, l'oubli audacieux du goût est nécessaire, et qu'il faut le coup de force pour que le cycle de l'harmonie, épuisé de sa propre perfection, de nouveau se réorganise. Nous en sommes là comme nos peintres du XVIII<sup>e</sup> siècle lorsque, rebutés par les vastes et vides décorations italiennes et l'énorme délayage de Lebrun, ils se restreignirent à de petits cadres charmants ; mais c'était dans le pressentiment d'une grande reprise après un ravitaillement technique — et alors Delacroix parut. La musique actuelle ne serait qu'une petite mort, si nous devions la considérer autrement que comme un simple prélude, la rumeur d'un orchestre qui s'accorde, en attendant que la musique de demain, après ce gentil et bizarre suspens, impose de nouveau à la sensibilité mondiale l'éblouissement de sa fresque sonore. Alors seulement on pourra mépriser les deux Barbares : mais d'ici là ils vaudront que l'on compte avec eux, car eux aussi, Mahler et Strauss, et plus encore Mahler le slavo-tchèque, « philosophent avec le marteau ». Il me semble entendre, dans leur vacarme, le cri de l'acier d'une épée brûlante qui se reforge... Et ce sont les pensées que me murmure, un soir de silence après le travail, le démon de l'analogie.

CAMILLE MAUCLAIR.

---

La *Vie Musicale* publiera entre autres dans son prochain numéro :

G. JEAN-AUBRY : *La Musique espagnole moderne*  
et une importante partie bibliographique.

---

## Quelques conseils aux chanteurs<sup>1</sup>

d'après les meilleurs maîtres.

---

### Comment le chanteur doit se tenir.

Le chanteur se tiendra droit, sans affectation ni raideur, une jambe légèrement en arrière de l'autre, afin que le corps repose plutôt sur une seule jambe et que l'équilibre soit ainsi maintenu facilement. Il importe d'éviter tout balancement et, pour cela, il suffit d'alterner la position des jambes avant que la fatigue se fasse sentir.

<sup>1</sup> Ces quelques « conseils » étaient destinés à paraître dans le *Bulletin mensuel* de la Société cantonale des Chanteurs vaudois, bulletin dont nous remettons la publication au prochain numéro.